

D'UNE BARRIÈRE<sup>1</sup>

I

Tout le monde connaît le discours d'Émile Du Bois Reymond, à l'Université de Berlin. Il en était le Recteur Magnifique, pendant la guerre de 1870. Après le triomphe des armées allemandes et la proclamation de l'Empire, il a chanté la gloire et la mission des Allemands. Ce professeur de physiologie, au nom tout français, descendant des protestants proscrits par Louis XIV, a mis en pleine lumière le rôle de l'Université dans la grandeur de la Prusse et sa victoire en Europe : elle fait face, dit-il, au palais du Roi et aux casernes ; elle est la pensée des uns et la conscience de l'autre. Ce jour-là, Du Bois Reymond a dressé comme un phare le symbole même de l'Allemagne moderne et du Nouvel Empire. Tout professeur qu'il fût, cet homme d'étude savait qu'il posait la plus haute des couronnes sur la couronne royale, de fer et d'or, forgée dans la force militaire sur le champ de bataille. Il rendait justice à une dynastie de rois, presque tous grands serviteurs de leur fonction et de l'État ; il la rendait encore aux soldats qui fondent l'État et qui l'assurent par le dur labeur de la guerre et la cruelle discipline. Mais il entendait bien qu'on rendît à l'Université honneur pour honneur ; et il savait, comme les Hohenzollern eux-mêmes et tout l'État-Major, que l'Université allemande est la couveuse, la pépinière et le cerveau de l'Empire.

En Allemagne, le professeur n'est ni humble ni timide. Il est tantôt le frère aîné, tantôt le cadet, le Mentor ou le Benjamin des généraux et des employés de l'État. Telle famille, qui compte des officiers de tous les grades dans tous les corps de l'armée, a ses professeurs aussi et ses diplomates. L'Université allemande est un État-Major de la pensée et de la culture. Elle a une doctrine et une politique : celles de la Prusse. Tous les chefs militaires ont été à l'Université, et continuent d'en être. Tous les maîtres de l'Université ont été et restent officiers. Les uns et les autres ont une croyance mystique à l'excellence de la race allemande, à sa mission et à son droit de prévaloir sur toutes celles qui, en Europe et ailleurs, détiennent indûment des terres meilleures, des biens plus abondants, des colonies et toutes les sortes de richesses que l'Allemagne, venue trop tard à la puissance, ne possède pas et dont elle prend conscience qu'elle doit enfin les déposséder. Car elle est aussi le nombre.

Au total, la Prusse est l'œuvre des hobereaux militaires, un royaume féodal où la féodalité a tourné à l'administration. L'Allemagne est l'œuvre de la Prusse. Et la doctrine de l'Empire allemand universel est l'œuvre de l'Université allemande. *Tu regere imperio populos*...

Le nombre est la raison naturelle de la race : « Tu es seul, et nous sommes trois. Mon lopin sans soleil me nourrit mal. Tu as une terre bien trop grande,

1. Texte refusé en 1909 par Jacques Rouché, directeur de *La Grande Revue*, le considérant trop anti-allemand. Cette longue chronique fut donnée par Suarès dans la revue *Europe* du 15 mars 1925.

2. « Toi qui règnes sur les peuples par ton pouvoir [par la force]. »

trop fertile et trop belle pour toi. Du reste, tu la cultives mal, comme tout ce que tu fais. J'ai faim. Je veux ton bien pour manger à mon appétit ; je le prends, si tu ne le cèdes pas ; et s'il le faut, je te tue ou je te mange. Ton droit est du papier. Mon droit est de nature et de l'estomac<sup>1</sup>. »

La race des Aryens est la seule race noble du monde. Les Allemands sont les seuls Aryens purs, une race de maîtres, Herrenvolk, de qui la force montre assez que l'Empire du monde leur est dû. « *Ce qui doit choir, il faut encore le pousser* : Was fallen will, das soll man auch noch stossen<sup>a</sup>. » Et le sage prophète de l'empire, Zarathoustra, chante sur le mode religieux : « Vous avez oui dire : Bienheureux les pacifiques. Mais moi je vous dis : Bienheureux ceux qui font la guerre ; car ils seront appelés, non les enfants de Jéhovah, mais les enfants d'Odin, qui est plus que Jéhovah. »

Personne, au fond, n'a jamais rien su des Aryens, ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils furent, ni d'où ils vinrent, ni pour quoi ni comment. Mais les Allemands savent, de science certaine, qu'ils sont les Aryens et que les Aryens sont les Allemands. Les docteurs de l'Université allemande en ont fait un axiome. Leur politique a la rigueur d'une algèbre ; ils l'enseignent comme une algèbre, et veulent l'appliquer tout de même. Rien ne ressemble plus à l'usage qu'ils font des axiomes sur la race, que leur physique mathématique. L'hypothèse est un postulat. Il ne s'agit que de déduire.

Les besoins d'une race sont la mesure de ses droits. Il est facile de démontrer une proposition de ce genre, si on accorde le postulat des Aryens aux Allemands. La géométrie ne peut rien refuser à Euclide.

La culture est, pour eux, la religion de l'État. Car l'État est la forme politique de la race et le dieu de la race incarnée. Un seul État connaît et réalise la culture, et modèle tous les citoyens à la culture : l'État allemand. Qu'on s'en étonne ou non, tous les Allemands ont, plus ou moins, la même idée de la culture : l'école les en pétrit ; la famille les y dispose ; la caserne les y ploie ou les brise. Rien de semblable en France, du moins jusqu'ici. Au reste, les patriotes de métier font tout ce qu'ils peuvent pour penser à l'allemande et faire penser la France racialement, comme les Allemands. Cette lèpre est le mal de l'Europe. Elle est masquée, sous le double masque de la patrie et de la science. Les maîtres théoriciens de la guerre, en Allemagne, les généraux les plus en vue, Schlieffen, Bernhardt, Hauptmann et les autres invoquent sans cesse Hegel et Fichte, Schlegel et Nietzsche, Haeckel et Ostwald. Bernhardt déclare que Treitschke a été le grand éducateur du peuple allemand. Tous, l'idée de l'État absolu les enchante : socialiste ou féodal, toujours fourmilère acharnée dans une exacte discipline, cet État ne peut être que l'État allemand, fondé sur la force, fonction de la race et du nombre.

Rien ne saurait corriger ce raisonnement dans ceux qui sont instruits à le faire, sinon la notion de la qualité. Or, il n'en est pas de plus étrangère à l'Allemagne, et la pensée allemande s'est fortement gardée de ce côté-là. Et

a. Nietzsche.

1. Ce paragraphe, écrit par Suarès avant 1909, préfigure déjà la théorie de l'espace vital qu'Hitler développera en 1921 dans la première édition de *Mein Kampf*.

voici la terrible barrière qu'elle a dressée entre l'Allemagne et les autres peuples : elle les méprise tous, même quand elle les admire, même en les flattant. La France est la plus méprisée : une tribu germanique infidèle, qui a trahi la race, et qui ose faire la loi à l'Europe depuis près de mille ans. Pourtant, il est bien clair que la vertu est allemande ; la foi est allemande ; le courage est allemand ; la poésie est allemande, comme la musique, la philosophie et la science. Et Dieu aussi est allemand. Et les autres peuples n'ont qu'un Dieu de seconde cuvée, une piquette divine.

Bref, les Allemands portent en tout ce jugement de préférence ; et ils ignorent tout ce qui pourrait l'infirmier. Ils sont toujours le peuple qui ne connaît ni Pascal ni Descartes, mais qui compare Fénelon et Victor Cousin à Kant et à Leibniz ; ou Béranger à Goethe, Auber à Beethoven et Victor Hugo à Shakspeare. Ils en arrivent au pire désordre qui est de faire les choses comme on les désire, parce qu'on ne veut pas qu'elles soient ce qu'elles sont. Ils ne comparent plus les grandeurs du même ordre : ils se donnent raison d'avance par de fausses comparaisons. À la France, l'opérette ; aux Allemands, le drame lyrique. Debussy et Pelléas leur sont tout inconnus ; mais ils commentent Cyrano dans une chaire magistrale. Ils peuvent faire l'histoire de la chimie, sans nommer seulement Pasteur ; et n'était le radium, ils n'auraient pas un mot pour Pierre Curie.

Jamais la fureur du préjugé national n'a été si loin ; jamais erreur ne fut si volontairement complète. Cette barrière tient chaque peuple dans la prison de la vanité, de la rancune, du mépris réciproque et d'une perpétuelle ignorance. Avec tout son esprit, Goethe ne la renverse pas : ici, il l'ébranle ; mais là, il la munit de quelque fascine : lui, qui honore si grandement Molière, il ne le prend pas pour l'homme de la France en face de Shakspeare ou de Goethe même ; mais il choisit Voltaire, le second en tout. Et il ne songe même pas à Pascal, poète et physicien, géomètre et philosophe, polémiste et mystique, souverain maître du style, sans doute la plus puissante tête des temps modernes. Voilà les causes secrètes d'une guerre éternelle. Le mépris de peuple à peuple, et l'injuste opinion sont des poisons lents qui rendent toute paix malade : le moindre prétexte envenime le tissu froissé ; et la lésion s'ensuit. On ne sait pas à quelle profondeur vont ces offenses générales. Il y a de l'honneur dans ceux où on y croit le moins ; car l'honneur est une forme supérieure de l'attachement qu'on a pour soi-même, un sommet de la volonté de vivre. L'honneur enfin, comme l'amour, est l'intérêt suprême des êtres nés pour le désintéressement. Il ne faut pas jouer avec le mépris et les offenses. Elever une race dans l'idolâtrie d'elle-même et le mépris injurieux des autres, c'est former des tigres ou des armées pour l'invasion.

## II

Nietzsche l'a prêché cent fois pour une : « Devenez durs. » Mommsen l'avait fait avant lui. Pour eux, comme pour Bismarck : « la guerre est une loi naturelle ». Bien plus, une loi d'élection, une bonne loi. Nietzsche, il me

1. Voir *Daudet*, texte inédit, note 3, p. 89.

semble, ne condamne Wagner qu'en vertu de Siegfried ; il ne hait et ne proscribit Parsifal qu'au nom du Ring : là est l'art et la vie héroïques. Cette opinion est le fond du génie allemand, qui est le génie romantique du Nord. Presque tous les grands Allemands pensent de la sorte. Ils se rendent bien compte que la race élue ne pourra pas régner souverainement sur l'Europe et s'assurer l'empire du monde sans violence<sup>1</sup>. La guerre est la première raison des races, bien plus que le dernier moyen des rois. Pour régner, il faut vaincre ; pour vaincre, il faut combattre. Dans toutes les langues germaniques, le Roi est Celui Qui Peut<sup>2</sup>. Après tout, je trouve un sens sublime à la rencontre qui donne son nom au docteur Faust. Lui, qui est le Roi de l'Action, il s'appelle le docteur Poing. N'est-ce pas Jacob sur les bords du Rhin ? Il prend le destin et le monde à la gorge. Il n'a d'autre vertu, mais celle-là invincible, que de ne jamais refuser le combat ; et par là, quoi qu'il arrive, il est le héros né pour vaincre. À tout le moins, ne désertant jamais, il couche sur le champ de bataille ; et s'il meurt, c'est là qu'il dort. Les dieux semblent être pour lui.

Les grands hommes de la race doivent lui imposer le combat et le sacrifice. La masse n'est faite que pour servir de matière à la victoire ; le sang est le fort levain que les grands hommes mêlent à la pâte, pour qu'elle lève en triomphe. Si elle souffre, que pourrait-elle faire de plus beau que de souffrir pour une si belle cause ? La multitude des hommes est semblable au nombre infini des feuilles : elles ne sont là que pour tomber de l'arbre, et n'ont été sur l'arbre que pour lui. Leur grandeur est la sienne, si elles en ont une. On ne doit pas laisser aux hommes le choix de vivre dans la nullité chacun pour soi ; il faut choisir pour eux de s'immoler à une grandeur réelle, et même jusqu'à mourir. Leur propre grandeur est à ce prix, car ils ne la conçoivent même pas.

Telle est la doctrine. Il convient d'être juste : il faut avouer qu'elle est héroïque. Il est même certain que cette théologie est bien plus noble que la théologie moderne de l'Angleterre et de l'Amérique. Le dieu de la guerre et de la vie dangereuse a une noblesse que n'aura jamais le dieu de l'argent et du commerce, du papier-monnaie et de la banque. Un des mensonges les plus corrupteurs, entre ceux qui font loup sur l'âme moderne, consiste à donner pour de grands esprits ces faiseurs d'argent qui pullulent partout, qui fondent d'énormes fortunes dans tous les désordres publics, qui finissent en prison quand ils n'ont pas eu assez de bonheur, et au prytanée de l'admiration générale, quand ils réussissent. Il n'y a que le succès entre Rochette et Rockefeller. Les milliardaires n'ont pas entassé les milliards sans les prendre où ils étaient : dans la poche de ceux qui les ont perdus. Ils ont ruiné une foule de gens et d'entreprises, pour assurer le triomphe de la leur. Soit, et peu m'importe. Mais j'ai longuement étudié leurs visages, et j'ai lu les livres qu'ils signent : ce n'est que ruse, impudence vulgaire et risible imposture.

1. Suarès reprendra ce thème pendant la Grande Guerre (in *La Guerre des Boches*, Paris, Émile-Paul, 1915-1916), puis dans *Vues sur l'Europe* (Paris, Grasset, 1936, 1939).

2. *König* (« roi ») a pour origine le verbe *können* (« pouvoir »). *König*, « celui qui peut ».

